

Charles-Quint. Et si actuellement M. Backer fut venu lui proposer cette merveille, il est plus que probable qu'il ne se fût pas rendu acquéreur de cette pièce rarissime.

Miss Isabel s'était même permis de forttement blaguer cette pièce unique.

— On vous a enrossé, parrain, voilà tout... C'est un bouton de culotte d'un de nos grands-pères.

— Mais les initiales C. V., — répondait obstinément le duc.

— Ça prouverait tout au plus qu'il s'appelait simplement Charles Vincent.

Et le duc de rire, car elle avait le droit de tout faire et de tout dire à Plaisance, miss Isabel ! Et le duc ne s'était même pas fâché un jour de l'une de ses familiarités habituelles qui avait eu le don de mettre tout le personnel de la villa en émoi.

Un certain jour ne s'était-elle pas avisée, le dîner étant, paraît-il, en retard, de taper à tour de bras sur un gong énorme, un gong chinois dont la détonation s'était répandue par toute la maison avec un tonitruant éclat.

Sans doute le duc avait crié, mais il avait fini par rire, et pour prévenir une nouvelle explosion, avait fait coller un épai papier sur des côtés des disques du gong.

Si Isabel avait été seulement un de ces cerveaux brûlés, l'une de ces natures impétueuses qui doivent fatalement jeter leur gourme dans des excentricités violentes ou des déambulations exagérées, il n'aurait pas eu encore trop à crier, comme disent les bonnes chargées des enfants difficiles. Mais sous cette adorable enveloppe, rien de bon, rien de généreux ne dépassait la formidable adoration d'un horrible "moi" haïssable.

Isabel d'abord, ensuite, Isabel enfin ; un point, c'est tout !

Avant tout coquette, mais coquette féroce. — elle eût fait de l'œil à un reverber d'un jour de bronillard, dans la crainte de rater une occasion ; — voulait passer pour la plus belle, et s'offusquant du plus léger hommage adressé non loin d'elle à une femme de chambre. Si l'on pouvait lire dans les cœurs, on serait épouvanté de la cruauté froidement féroce existant à l'état latent dans le cœur d'une coquette.

Maintenant que le duc était complètement ligotté, elle n'avait plus à s'occuper, — ainsi qu'elle s'exprimait — de le réduire. La tyrannie qu'elle exerçait sur lui eût été faite à cette heure présente défaut à celui-ci.

Non, non, en vérité, il n'était plus le même homme. Ceci avait tué cela. Il subissait toutes les méchancetés sournoises, toutes les mauvaisetés féminines de la jeune fille, révélées seulement parfois par la noirceur de ses sourires. Un être humain sûr de sa beauté, de son empire, de sa force, peut devenir à un moment donné le plus dangereux des monstres, s'il arrive tout à coup se heurter à une barrière, à un obstacle qu'il prétendra aussitôt détruire, et pour ce, ne reculera devant rien.

Lord Lyfford avait donc changé complètement sa vie. Dans cette existence nouvelle chaque jour Isabel sentait augmenter son empire sur lui. Jusqu'alors nous l'avons vu claquemuré dans son cabinet de travail, étouffant, criant, hurlant au moindre courant d'air ; aujourd'hui, c'était lui qui demandait à sortir avec Isabel en voiture.

Ce jour-là, — pour employer le langage imagé de Mlle Charlemont, — on remisait à Plaisance cette vieille carcasse de Graham, et Isabel sortait avec le duc dans un grand phaéton auquel on attelait seulement une paire de trotteurs, soit sur un mail, pour conduire en main deux paires de chevaux bais, admirablement appareillés.

Et Isabel menait tous ces attelages sur un train d'enfer, malgré les observations fréquentes de son parrain, qui ne pouvait s'empêcher de voir, dans la fulgurante rapidité de ces courses, de redoutables dangers.

Et à Paris, à Dieppe, dans tous les entours, quand le public qui avait tout juste le temps de se garer, voyait les équipages de lord Lyfford ainsi conduits, on ne manquait pas de dire :

— Ah ! voilà le duc de Clifton qui court encore la campagne en compagnie de son cerveau brûlé de nièce.

— Mais, vous le savez sans doute, il est fou !

— Non ! je l'ignorais !

— Eh bien ! Il va l'épouser prochainement.

— Elle ne fait pas un vilain rêve.

— C'est vrai, elle n'a pas le sou, ou du moins une rente pas très forte.

— Et lui, il est riche à millions.

Lord Lyfford avait-il réellement la pensée d'épouser sa pupille ?

Pour l'instant il n'y songeait pas... Mais le moment n'était pas éloigné où Isabel allait faire naître en cette âme égoïste et maniaque la plus déchaînée des passions.

* * *

Que se passait-il entre temps dans le "ménage" de Richard. Nous pouvons bien, dans l'espèce, employer le mot ménage, car c'était une véritable vie de famille que menait tout le long du jour Foot-Dick... A part, bien entendu, les nuits où les cartes l'entraînaient et où il rentrait gris comme les vingt-deux cantons.

Tous les jours, cependant, il se félicitait d'avoir mis la main sur cette perle qui se nommait Mme Victoire. Jamais une parole plus haute que l'autre, toujours cette même humeur mélancolique, triste même, mais se montrant heureuse de son sort du moment qu'elle pouvait vivre à sa guise avec Collette, qu'elle s'était mise à adorer avec une véritable frénésie.

Collette de son côté, rendait tendresse pour tendresse à maman Victoire, qu'elle appelait même simplement "maman", à la radieuse joie de celle-ci.

Avec cela, maison menée avec une économie très stricte. Une seule bonne, une brave fille, une Irlandaise, nommée Jane, très propre, honnête, et ne demandant jamais à sortir.

Ah ! si Richard n'avait pas eu, collés à sa peau, comme la tunique du centaure, ses deux vices, le jeu d'abord, l'alcool ensuite, certainement il eût pu faire des économies, et de très fortes encore.

Mais la dame de pique dévorait tout. Et ensuite les séries de pintes d'ale et de cocktails coûtaient journellement fort cher.

Dans, le jour, aux répétitions, Richard avait pris l'habitude, après déjeuner, de mener au grand cirque, avec lui, Collette et Victoire.

Collette raffolait des dadas, des poneys, des ours, de tous les animaux de la ménagerie, et tout le personnel du Grand Cirque raffolait de Collette.

Il est des enfants privilégiés sur qui des fées généreuses ont déversé dès leur naissance tant de dons, que tout le monde les adore. Collette était de ces heureuses créatures. Les écuyères se l'arrachaient et elle allait à elles toutes avec une caresse et un sourire. Tout le monde également respectait Mme Victoire et s'était mis à l'aimer. Elle n'était pas encombrante, se tenait à sa place à l'écart, avec une dignité un peu froide, une distinction innée, qui se montrait au yeux de tous.

Et déjà l'on essayait Collette sur de vieux poneys très doux, on lui faisait faire le tour de l'arène, et lorsqu'on l'arrêtait, de sa voix perçante et perlée, elle criait de toutes ses forces :

— Miou-zic !

Et tous de se tordre, d'éclater de rire, la décrétant la petite créature la plus charmante et à la fois la plus drolichonne que l'on pût voir.

D'où le surnom de Mamz'lle Miou-zic, qui réellement s'imposait.

Et les jours de pluie, où Mme Victoire et Collette demeuraient sans sortir à la maison, on boudait littéralement Foot-Dick en lui disant :

— Comment ! vous n'avez pas amené mamz'lle Miou-zic aujourd'hui... Oh ! ce n'est pas gentil !... Fallait la faire venir en voiture.

Des cabs, des fiacres, pauvre Foot-Dick, il ne lui restait guère d'argent pour en prendre... Depuis quelque temps, il se trouvait à la forte portion congrue... Et son excellent ami Isaac Backer s'espacait de plus en plus... Très rare, Isaac Backer, et maintenant cette main toujours ouverte se tenait obstinément fermée.

Le visage du prêteur était toujours souriant, mais en conservant ce sourire, il parlait de la redoutable échéance des sommes prêtées, et comme Foot-Dick réclamait des renouvellements formellement promis, Isaac Backer répondait tout net que c'était la chose absolument impossible, son ami le banquier se trouvait avoir, pour le moment, un impérieux besoin de ses fonds.

Et pendant plusieurs jours Mme Victoire vit Foot-Dick profondément inquiet. Il rentrait chez lui aussitôt après le cirque, son existence étant devenue réglée, tel un paquet de musique. Mais Richard passait la nuit à aller et venir comme une âme en peine de sa chambre et ne trouvait de repos qu'au matin.

Un jour, timidement, elle l'avait questionné, et secouant la tête avec son bon sourire, il lui répondait :

— Ah ! ma pauvre madame Victoire, vous n'y pouvez rien... ni moi non plus... C'est le diable que j'ai après moi !.. C'est la grande série à la noire !

Mme Victoire se tut. L'affectueuse intimité sur le pied de laquelle elle vivait avec Richard aurait pu cependant lui permettre de lui répondre :

— Pauvre cher monsieur, si vous aviez suivi mes conseils, si au lieu d'aller traîner la nuit dans les tripots et par les bars, vous étiez rentré tranquillement chez vous, vous ne seriez point en cette situation terrible, que je devine, hélas !

Elle était plus grave encore que Mme Victoire ne pouvait le supposer.

Non seulement Foot-Dick avait signé des lettres de change, qui, protestées, s'arrondissaient de tous les frais que ces hommes de loi et d'affaires de tous les pays ont si bien su, de tous temps, accumuler et grossir de façon scandaleuse, mais, encore, il pouvait être arrêté, tout simplement, vu que, avec une étourderie sans pareille, bien naturelle chez lui, il avait commis une grave infraction à la loi.

Voici de quelle façon :

La rente qui lui avait été léguée, par l'une de ses grand'tantes, constituait en quelque sorte un majorat incessible et insaisissable